

> FRANÇAIS

Vivre en société, participer à la société

Avec autrui, famille, amis, réseaux

Groupement de textes : récits d'enfance. Grandir : une affaire de famille

Corpus

- Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*, 1890
- Colette, *Sido*, 1929
- Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, 1954
- Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983
- Albert Camus, *Le Premier homme*, 1994 (1960)

Le corpus de textes présente des récits d'enfance d'auteurs des XIXe et XXe siècles ; ils évoquent un monde disparu pour les collégiens d'aujourd'hui, mais l'entrée dans la lecture s'appuie sur des éléments familiers et concrets qui facilitent l'identification du jeune lecteur comme la chambre, les animaux, la nourriture. Ce groupement vise à comprendre la complexité des relations familiales qui entourent l'enfant et lui donnent une place dans le groupe, à travers l'attachement pour un grand frère ou les tensions à la naissance d'une petite sœur. La construction de l'identité se fonde sur le contact avec les adultes, parents ou grand-mère, qui suscitent des sentiments variés d'admiration ou de gêne.

Texte 1

Pierre Loti passe son enfance à Rochefort (Charente-Maritime), qu'il quitte chaque année l'été pour deux mois de vacances heureuses dans le Midi. La perspective du retour et de la rentrée des classes s'annoncent pénibles mais l'arrivée du frère aîné après quatre ans d'absence à bord d'un navire en tant que médecin de la marine bouleverse l'enfant.

Aux premiers jours d'octobre, une joyeuse dépêche de mon père nous rappela en toute hâte ; mon frère, qui rentrait en Europe par le paquebot de Panama, venait de débarquer à Southampton ; nous n'avions donc que le temps de nous rendre, si nous voulions être à la maison pour le recevoir.

Et, en effet, le soir du surlendemain, nous arrivâmes tout juste à point, car on l'attendait lui-même quelques heures après par un train de minuit. Rien que le temps de remettre dans sa chambre, à leurs places d'autrefois, les différents petits bibelots qu'il m'avait confiés quatre années auparavant, et il fut l'heure de partir à la gare à sa rencontre. Moi, cela ne me semblait pas une chose réelle, ce retour, surtout annoncé si brusquement, - et je n'en avais pas dormi depuis deux nuits.

Aussi tombais-je de sommeil à cette gare, malgré mon impatience extrême, et ce fut comme dans un rêve que je le vis reparaître, que je l'embrassai, intimidé de le retrouver si différent de l'image qui m'était restée de lui : noirci, la barbe épaissie, la parole plus brève, et m'examinant avec une expression moitié souriante, moitié anxieuse, comme pour constater ce que les années avaient commencé à faire de moi et démêler ce qu'elles en pourraient tirer plus tard...

En rentrant à la maison, je dormais debout, d'un de ces sommeils d'enfant fatigué par un long voyage contre lesquels il n'y a pas de résistance, et on m'envoya coucher.

Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*, LXXII, 1890

Texte 2

Sido est un volume de souvenirs d'enfance consacré à la famille de Colette, en particulier à sa mère Sidonie. Femme exubérante et hors du commun, elle est en contact étroit avec les éléments naturels dont elle révèle la poésie universelle à sa fille. Le père, surnommé « le capitaine », est invalide à la suite d'une blessure de guerre. Il n'aime pas les parties de campagne, pourtant il fait tout son possible pour plaire à sa femme et à ses enfants qui reprennent vie au contact de la terre.

C'est ma mère qui caressait la jument noire, qui offrait à ses dents jaunies des pousses tendres, et qui essuyait les pattes du chien pataugeur. Je n'ai jamais vu mon père toucher un cheval. Nulle curiosité ne l'a attiré vers un chat, penché sur un chien. Jamais un chien ne lui a obéi ...

- Allons monte ! ordonnait à Moffino la belle voix du capitaine.

Mais le chien, contre le marchepied de la voiture, battait la queue froidement, et regardait ma mère...

- Monte, animal ! Qu'est-ce que tu attends ? répétait mon père.

« J'attends l'ordre », semblait répondre le chien.

- Eh ! saute ! lui criaais-je.

Il ne se le faisait pas dire deux fois.

- C'est très curieux, constatait ma mère.

- Ça prouve seulement la bêtise de ce chien, répliquait mon père.

Mais nous n'en croyions rien, « nous autres », et mon père, au fond, se sentait secrètement humilié.

(...) Mon père, en approchant du village, reprenait son fredon défensif, et nous avions sans doute l'air très heureux, car l'air heureux était notre suprême et mutuelle politesse ... Soir commençant, fumées courantes sur le ciel, fiévreuse première étoile, est-ce que tout, autour de nous, n'était pas aussi grave et aussi tremblant que nous-mêmes ? Un homme, banni des éléments qui l'avaient jadis porté, rêvait amèrement...

Amèrement, - maintenant j'en suis sûre. Il faut du temps à l'absent, pour prendre sa vraie forme en nous. Il meurt, - il mûrit, il se fixe. « C'est donc toi ? Enfin...Je ne t'avais pas compris. » Il n'est jamais trop tard, puisque j'ai pénétré ce que ma jeunesse me cachait autrefois : mon brillant, mon allègre père nourrissait la tristesse profonde des amputés. Nous n'avions presque pas conscience qu'il lui manquât, coupée en haut de la cuisse, une jambe. Qu'eussions-nous dit à le voir soudain marcher comme tout le monde ?

Colette, *Sido*, II, 1929

Texte 3

Le livre de ma mère est un hommage du fils à sa mère disparue. Albert Cohen se souvient des moments partagés avec elle, des signes de son dévouement et de sa bonté qu'il n'a pas su apprécier étant enfant. Le chapitre VI décrit les occupations solitaires le dimanche à Marseille de la mère et du fils, qui n'ont pas de relations sociales car ils sont étrangers.

Arrivés à l'arrêt de La Plage, en face d'un casino rongé d'humidité, on prenait place solennellement, émotifs et peu dégourdis, sur des chaises de fer et devant une table verte. Au garçon de la petite baraque, qui s'appelait « Au Kass'Kroutt's », on demandait timidement une bouteille de bière, des assiettes, des fourchettes et, pour se le concilier, des olives vertes. Le garçon parti, c'est-à-dire, le danger passé, on se souriait avec satisfaction, ma mère et moi, un peu empotés. Elle sortait alors les provisions emballées et elle me servait, avec quelque gêne si d'autres consommateurs nous regardaient, toutes sortes de splendeurs orientales, boulettes aux épinards, feuilletés au fromage, boutargue, rissoles aux raisins de Corinthe et autres merveilles. Elle me tendait une serviette un peu raide, amoureusement repassée la veille par ma mère si heureuse de penser, tandis qu'elle repassait en fredonnant un air de *Lucie de Lammermoor*, qu'elle irait demain avec son fils au bord de la mer. Elle est morte.

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, VI, 1954

Texte 4

Enfance relate les premières années de la vie de Natacha Tcherniak qui deviendra plus tard Nathalie Sarraute. Peu de temps après sa naissance, ses parents se séparent. La famille, russe, appartient à un milieu bourgeois et cultivé, mais le père est contraint de s'exiler en raison de ses opinions politiques à la suite de la révolution de 1905. Dans l'extrait, la petite fille qui a neuf ans vit à Paris avec son père et sa nouvelle épouse Véra. Sa mère réside à Saint-Pétersbourg et ne vient que rarement voir l'enfant.

Quelques jours avant que Véra revienne avec le bébé, je suis surprise en voyant que les objets qui m'appartiennent ne sont plus dans ma chambre, une assez vaste chambre donnant sur la rue. La grande et grosse femme qui s'occupe de tout dans la maison m'apprend que j'habiterai dorénavant dans la petite chambre qui donne sur la cour, tout près de la cuisine ... « Qui va habiter dans ma chambre ? – Ta petite sœur avec sa bonne ... – Quelle bonne ? – Elle va arriver ... »

Si quelqu'un avait pensé à m'expliquer qu'il n'était pas possible de loger un bébé et une grande personne dans ma nouvelle chambre, qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, je crois que je l'aurais compris. Mais enlevée ainsi, brutalement, de ce qui petit à petit était devenu pour moi « ma chambre » et jetée dans ce qui m'apparaissait comme un sinistre réduit, jusqu'ici inhabité, j'ai eu un sentiment qu'il est facile d'imaginer de passe-droit, de préférence injuste. C'est alors que la brave femme qui achevait mon déménagement s'est arrêtée devant moi, j'étais assise sur mon lit dans ma nouvelle chambre, elle m'a regardée d'un air de grande pitié et elle a dit : « Quel malheur quand même de ne pas avoir de mère. »

Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983

Texte 5

Le Premier homme est un récit autobiographie d'Albert Camus, qui se représente sous les traits de Jacques. L'ouvrage commence par « la recherche du père » mort au combat en 1914 et qu'il n'a pas connu. Dans le chapitre 6, Albert Camus évoque sa mère, sa famille pauvre et illettrée gouvernée par la grand-mère autoritaire dont l'enfant redoute les sévères punitions.

Les films, étant muets, comportaient en effet de nombreuses projections de texte écrit qui visaient à éclairer l'action. Comme la grand-mère ne savait pas lire, le rôle de Jacques consistait à les lui lire. Malgré son âge, la grand-mère n'était nullement sourde. Mais il fallait d'abord dominer le bruit du piano et celui de la salle, dont les réactions étaient généreuses. De plus, malgré l'extrême simplicité de ces textes, beaucoup de mots qu'ils comportaient n'étaient pas familiers à la grand-mère et certains même lui étaient étrangers. Jacques, de son côté, désireux d'une part de ne pas gêner les voisins et soucieux surtout de ne pas annoncer à la salle entière que la grand-mère ne savait pas lire (elle-même parfois, prise de pudeur, lui disait à voix haute, au début de la séance : « tu me liras, j'ai oublié mes lunettes »), Jacques donc ne lisait pas les textes aussi fort qu'il eût pu le faire. Le résultat était que la grand-mère ne comprenait qu'à moitié, exigeait qu'il répète le texte (...). Jacques tentait de parler plus fort, des « chut » le jetaient alors dans une vilaine honte, il bafouillait, la grand-mère le grondait et bientôt le texte suivant arrivait, plus obscur encore pour la pauvre vieille qui n'avait pas compris le précédent. La confusion augmentait alors jusqu'à ce que Jacques retrouve assez de présence d'esprit pour résumer en deux mots un moment crucial du *Signe de Zorro* par exemple, avec Douglas Fairbanks père. « Le vilain veut lui enlever la jeune fille » articulait fermement Jacques en profitant d'une pause du piano ou de la salle. Tout s'éclairait, le film continuait et l'enfant respirait. En général, les ennuis s'arrêtaient là. Mais certains films du genre *Les deux orphelines* étaient vraiment trop compliqués, et, coincé entre les exigences de la grand-mère et les remontrances de plus en plus irritées de ses voisins, Jacques finissait par rester coi. Il gardait encore le souvenir d'une de ces séances où la grand-mère, hors d'elle, avait fini par sortir, pendant qu'il la suivait en pleurant, bouleversé à l'idée qu'il avait gâché l'un des rares plaisirs de la malheureuse et le pauvre argent dont il avait fallu le payer.

Albert Camus, *Le Premier homme*, 6, 1994 (1960)

Lecture d'images

[Albert Besnard, *Une famille*](#) dit aussi *La famille de l'artiste à Talloires* (Haute-Savoie), 1890, Musée d'Orsay : étude commentée

[Pierre Bonnard, *L'après-midi bourgeoise*](#) ou *La famille Terrasse*, 1900, Musée d'Orsay : étude commentée

Lecture cursive :

Jirô Taniguchi, *Quartier lointain*, 1998, tome I, Casterman

Genre : manga

Résumé : Hiroshi rentre d'un voyage d'affaires et s'aperçoit qu'il a pris place involontairement dans un train qui le conduit vers sa ville natale. A son arrivée il se rend sur la tombe de sa mère puis se dirige vers la maison familiale. Il se transforme en garçon de quatorze et retrouve tous les siens comme si le temps n'était pas passé. Rêve-t-il ? Ce retour en arrière fantastique trouble Hiroshi qui revit l'adolescence, mais cette fois avec ses souvenirs et son expérience d'adulte arrivé à l'âge mûr.

Mots clé : famille, amis, premier amour, collègue, adolescence, transgression, conflit, secret de famille, mémoire, vie quotidienne et tradition japonaises.